



VOYAGE

LA MONGOLIE, ROYAUME DES INVINCIBLES

DES JEUX GUERRIERS DU NAADAM AUX CONDITIONS DE VIE
EXTRÊMES DES NOMADES, LA MONGOLIE NE CULTIVE PAS
SEULEMENT LES CODES D'UNE HOSPITALITÉ AUTHENTIQUE
ET LE FANTASME DE STEPPES SPECTACULAIRES. SON IDENTITÉ
TOUT ENTIÈRE TIENT DANS SON HÉRITAGE, MARTIAL.
ET SON ÉTAT D'ESPRIT, CONQUÉRANT.

PAR LAURENCE GOUNEL
PHOTOS JULIE ANSIAU POUR *TIME FRANCE*



*Vaste comme trois fois la France,
la Mongolie compte 3,5 millions
d'habitants, dont 30 % environ
vivent dans les steppes.*

À quatre heures de route à l'ouest d'Oulan-Bator, le 7 juillet 2026. Les fêtes du Naadam, qui célèbrent chaque année l'indépendance du pays (11 juillet 1911) par plusieurs jours de festivités, battent leur plein dans la plupart des villages des 21 régions que compte cette jeune république démocratique. Alors que les chevaux s'élancent dans un nuage de terre qui semble avoir emmitoufflé toute la vallée d'Erdenesant, Udval n'y voit pas seulement l'exploit sportif, mais la superstition qui accompagne les Mongols dans toutes leurs actions : *“La poussière qui s'échappe du galop des chevaux est un signe de prospérité”*, détaille cette amatrice de la grand-messe annuelle, tandis que le coup de bâton sur la barrière retentit en guise de signal de départ. Il est 15h30 lorsqu'une poignée d'enfants se défient sur 12 à 15 kilomètres d'un galop à bride abattue. Rien d'anormal pour ces cavaliers prodiges, que l'on hisse sur la croupe à trois ans à peine, et à cru (sans selle ni étriers) pour commencer leur apprentissage. Avec la plus faible densité d'habitants au monde – 3,5 millions pour un territoire de 1,5 million de km² dont 75 % sont tapissés de prairies et de pâturages –, le cheval, animal totem deux fois plus nombreux ici que les hommes, est le moyen de locomotion le plus naturel. Et “monter” fait partie des trois exigences d'une vie nomade, avec le tir à l'arc et la lutte.

FAUT-IL LE RAPPELER, LES MONGOLS, HÉRITIERS DE GENGIS KHAN, SONT UN PEUPLE DE GUERRIERS, de conquérants capables de parcourir des milliers de kilomètres en bravant les conditions extrêmes, de dépecer chaque semaine une de leurs bêtes pour mitonner leur soupe au yak et le plat traditionnel, le tsuivan (sorte de petites pâtes de blé assaisonnées de pommes de terre, d'oignon et de mouton). Capables des siècles durant de chasser pour survivre, de se défendre à mains nues et, aujourd'hui encore, de vivre en parfaite autonomie (l'eau “courante” est puisée à la rivière, l'électricité provient des panneaux solaires branchés sur la batterie des voitures, le chauffage du poêle installé au centre de la yourte est nour-



◀ Les courses de chevaux convoquent les meilleurs jeunes cavaliers de chaque canton, âgés de 7 à 10 ans, suffisamment légers pour monter ces chevaux hybrides, petits et rapides.

▼ Autre sport viril de cette fête nationale : la lutte traditionnelle. Les athlètes sont aussi starifiés que les sumos au Japon. Sans limite de poids pour les athlètes ni de temps pour le combat, celui-ci prend fin quand le premier protagoniste touche le sol avec une partie du corps autre que ses pieds.



Le tir à l'arc est l'une des trois disciplines de ces “olympiades” qui célèbrent, partout dans le pays, la fête de l'indépendance chaque année, au mois de juillet.



➤
La moto a pris place aux côtés du cheval dans quasiment chaque famille nomade pour se déplacer dans les steppes. Plus rapide pour parcourir les kilomètres et affronter les intempéries.

ri des trois stères de bois que chaque famille est autorisée à couper dans la forêt voisine, et les tuniques traditionnelles sont toutes cousues une à une par la maîtresse de maison).

Mais si la doctrine du premier empereur mongol veut que ce peuple “fasse un jour la guerre contre l’humanité afin d’éradiquer le mal – celui de la sédentarisation qui détruit petit à petit la Terre”, la plupart des Mongols revenus à la tradition nomadique à la sortie du communisme, au début des années 1990, n’a pas survécu. Ils y ont perdu leur vie ou leur santé mentale. Avec des hivers rigoureux à -40 °C, la solitude des steppes, un rythme de travail harassant qui exige au moins 200 têtes de bétail pour survivre, et des cycles climatiques tragiques, “ceux qui ont cédé au confort d’une vie occidentale ne peuvent tenir. Ils ont perdu cette sensation d’équilibre avec la nature”, confie Tamir Samandbadraa, maître calligraphe mongol et grand érudit. “La nature ici ne pardonne rien, pas la moindre erreur.” Seuls les vrais nomades subsistent et chacun des faits et gestes revêt une fonction. Ce premier jour des vacances du Naadam, à observer nos hôtes aguerris qui nous accueillent sur le plateau de Khamriin Am, dans la vallée de l’Orkhon, il semble en effet y avoir peu de place pour l’émotion. Pas davantage pour la conversation, même si une certaine convivialité silencieuse s’installe au sein de la yourte (habitat reconnu comme étant le plus favorable à entretenir des liens forts au sein d’une famille, selon une étude japonaise) et en accompagnant le maître à cheval au moment de “rentrez” le bétail. Tamir nous avait prévenus : “Les nomades observent, ils n’ont pas besoin de beaucoup parler pour s’informer. Sans dire, ils savent quoi faire et ils le doivent à l’héritage guerrier.” À 21h, après avoir réuni ses troupeaux (500 têtes), Ganbaatar, souriant mais affairé, prend à peine le temps d’avaler un bol de soupe aux ra-



◀
Animaux totems de la Mongolie, les chevaux sont deux fois plus nombreux que les habitants dans le pays.

violis que Sergeï, son épouse, a cuisinée entre deux traites (toutes les deux heures pour chacune des 40 juments, une fois par jour pour les

200 yaks). Il est d’ailleurs plus de 22h quand on la retrouve, cette fois, coupant du bois (à la hache) tandis que leur fille, professeure de chimie à Oulan-Bator et venue les aider pendant les vacances scolaires, donne le biberon à un agneau orphelin. Les températures ont considérablement chuté. Il fera 5 °C cette nuit, au plus fort de l’été. Demain, le lait de jument fermenté (les Mongols consomment essentiellement des produits laitiers pendant l’été pour booster leur immunité, entretenir leur flore intestinale et faire le plein de minéraux) et les gambirs, des petites crêpes de blé traditionnelles cuisinées

“Ceux qui ont cédé au confort d’une vie occidentale ne peuvent tenir. Ils ont perdu cette sensation d’équilibre avec la nature”

— TAMIR SAMANDBADRAA, MAÎTRE CALLIGRAPHE ET GRAND ÉRUDIT

à la minute, seront déjà prêtes pour le petit-déjeuner, servi à 7h sous la yourte qui fait office de salle à manger familiale... Une discipline et une endurance toutes militaires.

SI AUJOURD’HUI, LA MOITIÉ DE LA POPULATION EST CONCENTRÉE DANS LA CAPITALE, les valeurs du nomadisme et d’une vie au grand air semblent pourtant connaître un regain d’intérêt. Malgré le surpâturage. Malgré la course à l’occidentalisation. C’est l’idéalisation d’une vie simple, à la faveur d’un documentaire diffusé il y a quelques années témoignant d’une jeune femme fuyant le stress de la ville pour revenir au cœur de ses racines, qui pousse de plus en plus d’urbains à rêver de leur propre yourte en rase campagne comme d’une résidence secondaire. D’autres envi-

Symbole de prospérité, de vie, de soleil et de paix dans la religion hindouïste, le dessin du Svatika est omniprésent dans les habitats mongols (sur les portes d'entrée, ornements, etc.).



Le lancer d'osselets fait partie des épreuves du Naadam car il rend hommage à ce jeu traditionnel et familial mongol.

sagent de revenir à une vie rythmée par les traditions que presque trois siècles d’occupation mandchoue (de la fin du ^{xvii}^e siècle à 1911) et de communisme (1921-1992) ont tenté d’effacer. “*Tout de la vie culturelle mongole rend d’ailleurs hommage à la nature, aux fleurs... La nostalgie des grandes steppes est au centre de leur musique et du moindre poème*”, confie Matthieu Mounier, vidéaste, venu pour la première fois en 2004. Auteur du documentaire *Regards d’ailleurs*, consacré à la Mongolie, et déjà en repérage pour un épisode “*20 ans plus tard*”, il constate. “*Embouteillages, solitude des grandes villes... les Mongols se sont pris de plein fouet l’économie de marché.*”

S’il ne fait aucun doute que le régime soviétique leur a apporté une amélioration des conditions de vie à travers la construction d’écoles et d’hôpitaux – en échange de rythmes de travail extrêmes –, les travers d’une capitale post-soviétique apparaissent, découvrant les codes d’une vie capitaliste moderne, avec de surcroît l’arrivée de constructions anarchiques (à l’initiative de quelques fortunes ayant racheté les appareils d’État) pour y installer banques, hôtels, etc. Mais pour l’instant, ceux qui renouent avec le nomadisme sont en réalité ceux qui ont les moyens d’envisager la ruralité différemment, revenant avec des logiques de chefs d’entreprise, usant de compétences pour l’élevage des chevaux, d’autres pour l’exploitation de leur campement de yourtes... même si les grandes lignes de cette vie de transhumance demeurent bien ancrées. Celle qui pousse les familles à déménager leur yourte deux à quatre fois par an – à l’abri du vent en hiver avec un campement blotti entre les flancs de deux collines, dans les plaines verdoyantes au milieu desquelles coule une rivière en été. Et la loi du plus fort prévaut toujours, pour les bêtes comme pour les hommes. Il faut être stratège pour subsister à l’hiver ultra-rigoureux qui fait suite à un été chaud. “*Savoir vendre son bétail au bon moment, choisir les vallées idéales pour que les bêtes ne meurent pas de faim... Même le réseau que l’on tisse devient un outil indispensable selon l’adage ‘si tu ne connais personne,*



La vie nomadique s’articule autour du bétail et des repas : traîtes et fabrication du fromage le matin, cuisine et entretien des yourtes, récupération et soins des différents troupeaux dispersés dans la steppe au coucher du soleil.

tu es comme la paume d’une main, si tu connais tout le monde, tu es comme la steppe”», abonde Matthieu Mounier. Un éveil des consciences qui sonne comme un espoir aussi de construire à leur tour une vie de famille pour les jeunes hommes élevés à la campagne, héritant le plus souvent de l’élevage du bétail (chèvres, moutons, vaches et yaks), des yourtes et de la responsabilité de la famille, tandis que les jeunes filles parties faire leurs études dans la capitale ne reviennent que rarement une fois qu’elles ont goûté à une vie amoureuse, à une vie moderne.

“LA FIN DES ANNÉES 1990 A VU UNE LIBERTÉ NOUVELLE, celle d’assumer fièrement qui nous sommes, notre histoire, nos religions, nos costumes et notre folklore tout entier”, se satisfait Udval, qui attribue en partie ce revirement des mentalités au travail des chamanes et à la religion bouddhiste, tous deux longtemps mis de côté pendant l’occupation soviétique. Udval que l’on retrouve cette fois en marge d’une compétition de lancer d’osselets aux fêtes du Naadam de Tsetserleg. Car si le jeu national fait l’objet d’une discipline “sportive” à côté de la lutte mongole, plus spectaculaire, c’est surtout parce qu’il demeure un exercice redoutable pour travailler l’agilité des trois doigts qui actionnent la gâchette, à en croire Tamir. “La moindre coutume, la moindre célébration est prétexte à s’entraîner pour la guerre”, renchérit-il. Et tandis que la plupart des urbains se rendent aux célébrations d’Oulan-Bator ou les suivent depuis leur poste de télévision, le pays tout entier ne manquerait pour rien au monde celui de son village ou de sa capitale de canton. L’occasion de retrouvailles pour ces milliers de familles nomades qui font l’impasse sur toute sociabilité près de neuf mois par an en raison de la rudesse du climat. Quand d’autres préfèrent y voir l’opportunité d’intimer à toutes les populations éparpillées dans les steppes d’être capables de se tenir prêtes, de se rendre disponibles à une date fixée si un conflit venait à éclater. Ni plus ni moins. “Les nuages rassemblés font l’averse, les gens rassemblés font la force”, dit un proverbe mongol. □



On trouve des ovoos un peu partout au sommet des montagnes et des collines mongoles. Ces talus de pierres sacrées sont utilisés dans la culture chamanique et honorent les esprits et divinités. Chacun y ajoute des khadags (foulards bleus) en offrande, et prie en faisant trois fois le tour de l’ovoo dans le sens des aiguilles d’une montre.

Y aller

À partir de 7 350€ les 13 jours/11 nuits avec hébergements en familles nomades et hôtels, repas, transferts, visites, guide francophone, chauffeur, vol international et domestique inclus. Voyage complètement modulable avec Privilèges Voyages, spécialiste des voyages sur mesure. **privileges-voyages.com**

QUE FAIRE SUR PLACE ?

Les Naadam de villages, ce qui implique de privilégier le mois de juillet (trois jours de festivités). Si celui d’Oulan-Bator est le plus spectaculaire et retransmis nationalement, ceux des villages comme Erdenesant ou de capitales de province comme Tsetserleg sont beaucoup plus accessibles pour profiter au plus près de toutes les disciplines et du folklore de cette fête symbolique très conviviale, en marge des tournois.

Séjourner chez des familles nomades, de Kharkhorin à Mukhartiin Gol en passant par Ulaagchiin Khar Nuur et Ike Tamir, dans le canton d’Arkhangai. Outre les balades équestres (tous niveaux), les randonnées et visites de sites (volcan Khorgo, etc.), on profite de la carte postale, du silence et de la profondeur de champ des grands espaces, on participe si on le souhaite à la vie de la ferme entre traite, fabrication du fromage, rentrée du bétail à cheval...

Déambuler dans le marché de Naran Tuul, à Oulan-Bator, surnommé le “grand marché noir”. Sur 22 hectares, dans ce bazar à la fois alimentaire et traditionnel, les locaux viennent aussi acheter tout le nécessaire pour leur quotidien en yourte, des objets de culte (tambours chamaniques, amulettes pour leurs autels...), des peaux de moutons, les équipements équestres, bijoux, pierres semi-précieuses, bottes mongoles et tissus pour leurs caftans et deels (manteaux de soie doublés).

Visiter une petite fabrique familiale de yourte. L’une des plus réputées du pays pour son savoir-faire, ses réalisations sur mesure (formes des piquets, ornements peints), se situe dans la vallée de l’Orkhon. Adiva a même été récompensée pour ses fabrications durables, son respect des forêts (ils replantent beaucoup). Il faut compter une semaine de travail à raison de 8-10 personnes pour produire un habitat de 30 m² environ.

Séjourner au bord du lac Ulaagchinii Khar Nuur, dans la province de Zavkhan. Surnommé “le lac noir”, s’étendant sur 30 kilomètres de long et bordé de dunes de sable photogéniques d’un côté, d’une chaîne montagneuse de l’autre, il attire depuis peu un tourisme exclusivement mongol et confidentiel en raison de sa difficulté d’accès, jusqu’à récemment. On en profite pour séjourner dans le campement de yourtes contemporaines Ulaagchin Khishig Resort et faire le plein de confort, avec un emplacement quasi les pieds dans l’eau. Chaque yourte dispose d’une petite terrasse.

Rendre visite aux artisans d’une coopérative de feutre, qui travaillent la laine de yaks et de chèvres cachemire. C’est l’une des dernières coopératives artisanales du pays. Reconnue pour son travail de broderie, elle utilise les laines les plus qualitatives de cette région forestière et permet d’acheter en direct tapis, accessoires et chaussons.

Découvrir le monastère d’Erdene Zuu, inscrit au patrimoine de l’Unesco. Le plus ancien monastère bouddhiste de Mongolie, à Kharkhorin (ancienne capitale impériale fondée par Gengis Khan), témoigne, à travers trois temples principaux et 108 stupas, d’une architecture chinoise, de traditions tibétaines et nomades locales qui en font un site culturel unique en Mongolie. En profiter pour aller visiter le centre de calligraphie mongole créé par Tamir Samandbadraa – apprentissage de l’alphabet, expositions d’artistes... **erdenesiin-khuree.com**